

MICHELE GENIN

Mon histoire, notre héritage



Propos recueillis auprès de
Michèle et Bernard Génin
par Hélène Bloch

Edition Scripta

A nos enfants et petits-enfants.

Il est impossible que l'on soit heureux si l'on ne veut pas l'être. Il faut donc vouloir son bonheur et le faire.

Alain

La vie est riche de multiples désirs. Seuls les désirs adéquats sont source de bonheur et de sérénité.

Spinoza

Avant l'histoire

Premier rendez-vous : les mots de Bernard

Lorsque j'arrivai chez Michèle et Bernard pour notre premier rendez-vous, je ne m'attendais à rien, je m'attendais à tout ; je savais seulement qu'il y avait eu cet accident douze ans auparavant. L'accueil bienveillant de Bernard et le sourire confiant de Michèle me firent entrer dans leur histoire instantanément puis, en l'espace de quelques secondes, Bernard s'employa à m'y plonger totalement. Je n'eus rien à demander et si peu à dire ; les phrases affluaient hors de lui sans qu'il ne puisse jamais les arrêter. La tempête l'envahissait progressivement, les vagues de mots déferlaient continûment, rapprochées et incontrôlées, une écume de larmes jaillissait sans jamais pouvoir être réprimée ; il y avait tant à raconter. Et il parla à n'en plus finir, inquiet de ce que l'on pourrait faire

de « tout ça », prévoyant déjà et anticipant comme il savait si bien le faire. Tout en l'écoutant je regardais Michèle. Les mots sortaient d'elle sans qu'ils ne s'entendent. Son regard suffisait à comprendre qu'elle serait bientôt libérée de tout ce qu'elle peinait à contenir, de toute cette vie qu'elle pourrait enfin écrire. Elle « attendait son tour » et savait qu'il viendrait bientôt. Elle scrutait Bernard du regard, immobile et silencieuse, mais ses yeux pétillaient déjà de tout ce qu'elle allait bientôt pouvoir dire, elle aussi, et elle attendait.

Deuxième rendez-vous : les hésitations de Michèle

Lorsque j'arrivai chez Michèle pour cette seconde séance je la trouvai « à moitié » seule ; Bernard avait du s'absenter, il arriverait plus tard. Elle accepta alors de parler d'elle avant l'accident, à demi mots et à ma demande. Elle semblait retenue au désir de Bernard de ne rien vouloir dire de cette vie d'avant, elle restait allusive, peu précise, elle semblait hésiter, ne pas vouloir plus avancer. Et puis elle s'arrêta net lorsqu'elle le vit apparaître. Nous ne l'avions pas entendu entrer, il s'installa entre nous et raconta à nouveau son histoire, envisagea notre collaboration. Il s'adressa à moi, elle détourna son regard, cela se passa sans elle. La séance reprit lorsqu'il sortit de la pièce, Michèle avait retrouvé toute la retenue qu'elle avait commencé d'oublier, elle continua son récit, entre l'envie d'aller

plus loin et la peur enfantine d'être prise en faute de confidences. Bernard revint plusieurs fois nous rendre visite, laissa les portes ouvertes, Michèle guetta ses bruits, n'était plus là, l'avait rejoint, s'était oubliée.

La séance semblait terminée et pourtant elle ne l'était pas. Ma dernière question fut pour Michèle même si elle paraissait ne pas vouloir la recevoir. Son regard affolé et le bégaiement de son silence me confirmèrent qu'il fallait bien en arriver là, elle me promit d'y réfléchir. Pour qui et pourquoi ce livre ? Je me suffis du silence de sa première réponse mais je savais qu'elle commençait déjà à chercher à le remplir de tout ce qu'elle était, de tout ce qu'elle voulait. Je la quittai sans savoir si j'étais du bon côté, du sien, de cette volonté de se libérer qui transpirait de tout son être. Je dus me contenter de ses regards, de ses gestes et de ses soupirs, attendre le prochain rendez-vous, attendre que l'idée fasse son chemin.

Avant-propos

De ces deux premiers rendez-vous avec Michèle et Bernard, mes mots seront les seules traces laissées. Je les voulais présents comme le témoignage du cheminement de ce couple et de ses deux individualités affirmées, de la volonté dont Michèle fit montre pour parvenir à mener à bien ce projet qu'elle souhaitait n'être que le sien et de l'intégrité de Bernard de l'avoir accepté et soutenu.

Depuis l'accident de Michèle, Bernard avait entrepris de raconter l'épreuve qu'il traversait, ce qu'ils vivaient au quotidien. Fort du couple qu'il formait avec Michèle depuis plus de 20 ans et au-delà des souffrances décrites qu'ils subissaient tous les deux, il souhaitait continuer de faire vivre les valeurs qu'ils avaient toujours partagées, faites d'estime, d'amour, de courage et de partage. Par ce travail d'écriture réfléchi et posé, Bernard révéla à tous l'homme qu'il était devenu ; ses lettres qui se suivirent au rythme régulier d'une par année et les mots qu'il trouva pour se raconter, rendant compte

de sa métamorphose. Il aurait pu s'allonger sur le canapé d'un psy, sa force et sa sensibilité lui firent préférer coucher ses mots sur le papier et au terme de son dernier courrier il paraissait avoir atteint une plénitude avérée. Il avait entrepris de se livrer aux autres dans toute la douleur qui le submergeait, dans toute la sincérité de ses sentiments et finit par donner du sens à l'épreuve qu'ils traversaient tous les deux et comprit ainsi ce qu'ils étaient devenus.

Michèle n'avait jamais voulu lire ses lettres car elle savait qu'elle y trouverait l'histoire de Bernard et non la sienne. L'idée d'écrire s'était progressivement imposée à elle. Elle lui avait été un peu soufflée par Bernard, beaucoup par l'actualité du moment, elle hésitait encore. Pour l'avoir vécu lui-même, sans doute Bernard savait-il tout le bien qu'une telle entreprise pourrait lui faire, sans doute en tirerait-il aussi une certaine fierté. Elle voulait encore l'étonner, lui montrer de quoi elle était capable, elle était sa femme et cherchait toujours à lui plaire. Elle accepta pour lui faire plaisir, sans vraiment y croire, sans vraiment le vouloir. Mais elle finit par se prendre au jeu, Bernard ne s'était pas trompé et ce qui devait être leur projet devint très vite le sien. La voix de Bernard avait toujours été plus forte que celle de Michèle. Elle l'aimait aussi pour cela mais, privée de son corps, elle voulait à présent faire entendre la sienne. Assise dans son fauteuil elle décida de voler enfin de ses propres ailes, s'élevant au dessus des barrières qui jusque-là l'avaient retenue. Elle oserait dire et paraissait

déterminée à voir ses mots, enfin libérés, se poser à jamais sur le papier.

Mais cette histoire, celle de Michèle, ne pouvait s'écrire qu'à quatre mains tant ces douze dernières années qu'elle raconte, semblent l'avoir liée à jamais à Bernard. Si elle reste l'actrice et la narratrice principale de ce remarquable récit, son regard ne suffisait pas pour le rendre complet et exemplaire. Elle dans son lit et Bernard à côté, elle dans son fauteuil et lui derrière, s'imposaient leurs deux regards, différents mais complémentaires qui réunis ne feraient plus qu'une histoire, la leur. Car il leur fallait à tous les deux et à tout prix parler, mettre des mots sur l'inconcevable, l'inimaginable, sur cette épreuve qu'ils étaient parvenus à surmonter ensemble. Il leur fallait écrire pour ne pas oublier et enfin dire à tous ceux qui les avaient toujours entourés ce qui rongait leurs corps et leurs esprits depuis tant d'années. Deux êtres, deux souffrances, deux histoires tant imbriquées qu'elles paraissaient n'en faire qu'une mais qui s'écriraient séparément et que l'on ferait finalement se rejoindre.

Jamais Michèle et Bernard ne se parlèrent de ce qu'ils vécurent au cours des années qui s'étaient écoulées depuis l'accident de Michèle. La connaissance qu'ils avaient l'un de l'autre et l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre les firent se comprendre au delà de paroles qui jamais ne purent être prononcées. Ils savaient sans se le dire, s'imaginèrent sans se tromper et purent ainsi résister et continuer d'exister. Ils

découvrirent les mots de l'autre comme vous êtes sur le point de le faire, une fois leur texte achevé, au détour d'une virgule, au delà d'une phrase ou entre deux lignes. Ils se transmirent ainsi par ce livre ces paroles tues qu'ils devinaient de l'autre mais n'avaient encore jamais entendues et décidèrent de faire de ce dialogue silencieux le témoignage de leur attachement, l'héritage de leur couple.

En italique grisé, ma voix s'insinue parfois dans le texte, éclaire, précise et témoigne, là où le lecteur ne peut voir, là où les auteurs ne pouvaient raconter. Aux mots de Michèle sur son accident, sa survie, son handicap et sa foi en la vie succéderont ceux que Bernard tint à délivrer une fois l'histoire de Michèle terminée, ils finiront entrelacés, au terme de ce livre, dans un chassé-croisé amoureux que je décidai de construire pour eux.

L'histoire de Michèle

Écrire seule

Durant de nombreuses années je me suis interdite de parler et de témoigner tant ce que j'ai à dire sort des sentiers battus, des mots entendus. Parler de félicité serait si déplacé tant la douleur des autres est grande. La douleur de ceux qui, comme moi, savent et celle de tous ceux qui ne sauront jamais et qui pourtant souffrent. Les mots devraient être ceux de cette souffrance vécue ou imaginée, les miens sont ceux d'une « sérénité assumée ». Mon aptitude à trouver le bonheur même là où il ne semble pas être m'a permis d'aborder les rives du handicap en toute quiétude, avec raison et résignation. L'apitoiement que je perçois quotidiennement ne m'encourage nullement à porter ce message et c'est pourtant le seul qui me vienne à l'esprit.

Ecrire pour mes enfants parce que l'on ne dit pas toujours tout et qu'il est parfois si difficile de se raconter. Ecrire pour répondre à Ingrid qui se plaignait il y a quelques mois de ne rien connaître de notre histoire, celle de ses parents. Ecrire parce qu'il y a eu cet accident qui interroge, tant il a bouleversé la vie de chacun. Ecrire pour sortir de soi, de ce corps en apesanteur depuis douze ans, écrire juste pour moi. Ecrire enfin pour Bernard, pour lui montrer qui je suis.

Dans ce projet qui, à priori, me ressemble si peu tant ma difficulté est grande de me livrer aux autres, Bernard occupe à la fois une place centrale et un rôle secondaire. Depuis maintenant douze ans, je lui ai abandonné mon corps dont il a su s'occuper avec une attention et un amour sans cesse renouvelés. Je lui dois mon confort quotidien, ma foi en l'avenir, ma vie d'aujourd'hui. En capitaine courageux, il a su affronter une tempête que chacun croyait insurmontable, il a su tenir la barre jusqu'à cet horizon dégagé que nous connaissons à présent. Il est un peu de moi, m'aide à chaque instant, prévient tous mes désirs, tente d'effacer mes douleurs.

De ce corps dont il a su prendre tant de soin mon esprit a pu progressivement se détacher. La vie

continuait, différente, mais remplie de projets ; grâce à lui et avec lui j'avais toujours un avenir. Liberté de l'esprit et dépendance du corps, j'étais toujours la même, mais plus rien sans lui. Ce sentiment de liberté que la présence constante de Bernard m'a permis de préserver et d'entretenir, nous a fait repousser les frontières du possible et m'encourage à présent à vouloir aller encore plus loin.

Mais ce nouveau territoire en friche sur lequel je m'aventure aujourd'hui n'appartient qu'à moi. Sur le chemin de mes souvenirs je n'ai besoin d'aucun fauteuil, juste de ma seule volonté de me raconter. Être seule, par besoin ou nécessité, être enfin seule et capable de mener à son terme et sans l'aide de personne, un nouveau projet, celui d'écrire. Ma parole ainsi libérée rendra compte d'une réalité, la mienne, et d'aucune autre. Un défi à relever, tant parler de moi me coûte, un défi à accepter, tant Bernard semble faire partie de moi.

Premières impressions

24 février 2000, pente du Mont Joly, Megève : l'accident

Je venais d'avoir 58 ans, c'était un jour blanc, sans relief. Une bosse, « la bosse ». Celle que je revois et que je redessine durant mes nuits d'insomnie, celle qui me fit basculer dans une nouvelle vie. Je la croisai sur le chemin qui devait m'emmener rejoindre mes amis et me fit ainsi dévier de celui qui était tracé. Elle fut la dernière. Je roulai le corps en avant vers la pente et m'arrêtai après cinq tours que je comptai précisément. Puis le silence, la neige sur le visage et l'attente.

Je ne sens plus mon corps, il m'a déjà échappé. A des skieurs qui allaient emprunter le télésiège de l'Epaule, je demande qu'ils m'envoient de l'aide et préviennent Bernard dont je donne la position et le signalement. Puis tout va très vite. Le pisteur réalise rapidement la gravité de mon état et le bruit de l'hélicoptère semble suivre de quelques minutes son intervention. A peine posé sur l'héliport de l'hôpital de Sallanches, il repart pour celui de Genève ; il ne faut que quelques minutes au médecin urgentiste qui

m'y examine pour savoir que mon cas requiert des soins intensifs adaptés.

Bernard et les amis que nous devions rejoindre dans leur chalet de montagne virent sans doute l'hélicoptère rouge qui me transportait vers un avenir inconnu, nous avions l'habitude de les entendre et de les regarder, nul ne pouvait imaginer que je m'y trouvais. Quelques minutes plus tôt, j'avais laissé Bernard derrière moi sur la piste avec une amie qui peinait à descendre et je me retrouvais à présent seule, immobile et glacée, livrée aux mains d'inconnus qui décidaient de ce qui était le mieux pour moi.

Toujours seule, ne sentant plus mon corps et ignorant que cet état serait dorénavant le mien pour toujours, j'intégrai le service de réanimation de l'hôpital cantonal de Genève. Livrée au corps médical, j'acceptai, confiante, l'opération qui permettrait au chirurgien de me placer des plaques de métal destinées à faire tenir ma colonne vertébrale. Une luxation de cette dernière avait sectionné ma moelle au niveau des cervicales C5 et C6, j'étais devenue tétraplégique. J'avais toujours vécu préservée des accidents de la vie, ceux qui meurtrissent le corps et je n'imaginai pas ce qui

m'attendait. Pour l'heure je souffrais surtout de cette ébullition propre aux services d'urgence, le mouvement incessant des personnels soignants m'étourdissait, j'étais sans doute déjà rentrée dans le monde de l'immobilisme.

Entre les murs

Dans ce brouillard blanc qui m'entourait alors, contrastait la peau sombre d'une infirmière qui se montra fort désagréable ; ce furent là mes seuls souvenirs avant de rentrer en salle d'opération.

Puis vint la douleur. Intense, insoutenable, indescriptible. Elle me sortit des derniers effets de l'anesthésie, se concentrant dans ce qui me restait de corps, mon chemin de croix commençait à peine. Bernard se trouvait heureusement à mes côtés et je le suppliais d'intervenir. Une éternité sembla se passer avant que mes plaintes désespérées ne soient entendues. L'infirmière de garde accepta finalement d'échanger l'antalgique qu'elle m'avait initialement donné contre la morphine qui seule pouvait venir à bout de ce cauchemar. Abrutie mais soulagée, des périodes d'inconscience alternaient avec des temps de veille douloureux, je replongeais dès que possible

dans les bras de Morphée, dieu du sommeil. Ceux de Bernard m'étreignaient de tout son amour, sa douleur de « savoir » passait après la mienne, je n'étais pas en état de connaître la vérité, il la garda pour lui. Chaque jour à mes côtés, il me voyait sombrer dans l'inconscience. L'espace et le temps n'étaient plus. Juste les murs d'une salle de réanimation, juste le temps de souffrir, de délirer et de me rendormir.

Aucune date ne ponctue cette période passée à Genève, ma perception du temps avait alors été totalement annihilée. Sans doute était-ce là le seul moyen que mon esprit avait trouvé pour soulager mon corps ; oublier depuis combien de temps je souffrais, depuis combien de temps j'étais là, livrée à des mains expertes qui faisaient vivre mon corps. Les journées ressemblaient aux nuits et seul le jour que je devinais par les fenêtres de la salle de soin me rappelait que le temps passait. Les visites quotidiennes de Bernard rythmaient ce temps à l'arrêt, tout me paraissait pourtant si loin et si confus.

Je n'ai jamais voulu savoir ce qui s'était réellement passé, ce que je vivais était assez, ma perception partielle de la réalité me permettait de tenir, tout

savoir eut été trop. Bernard devait sa seule survie à la mienne et mit toute son énergie à me sortir de ce trou dans lequel il me voyait tomber. Il s'appropriera mon handicap pour mieux le connaître et pour mieux m'aider à le combattre. Il en sait aujourd'hui bien plus que moi sur cet épisode douloureux mais, pour moi, seuls mes souvenirs comptent et me suffisent.

Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir d'un moment où l'on m'aurait appris ma tétraplégie. J'ai le sentiment de n'avoir jamais entendu ce diagnostic, encore un tour de mon esprit qui s'est accommodé de cette nouvelle réalité à sa façon. Je savais bien que je ne bougeais pas les jambes, je voyais bien que mon corps ne se tournait plus sur le côté pour s'endormir comme il en avait eu jusque là l'habitude. Je me doutais bien que quelque chose avait changé et je constatais que mon corps s'était habitué à ce nouvel état ; mon esprit se contenta de le suivre.

Ma sortie de réanimation correspond au seul souvenir d'une chambre individuelle. J'ignore, ni quand, ni pourquoi j'y suis arrivée. La fin du cauchemar me paraissait à portée de main, mon corps en voie de guérison. Genève commençait à m'insupporter, le temps me pesait, je réclamaient de

partir, de rentrer. Mais l'hôpital de Garches n'avait toujours pas de place pour me recevoir et j'enrageais d'avoir à attendre. Le blanc des murs s'était assombri, cet environnement m'oppressait, j'attendais de passer à autre chose. Je revois encore très nettement l'ambulance qui m'emmena loin de ce lieu de cauchemar, un avion sanitaire me prit en charge, j'étais enfin de retour.

Cette éclaircie passagère me donna sans doute la force de supporter la suite. Mon séjour à Garches me fit en effet vivre de nouveaux épisodes chirurgicaux ; Genève n'était pas loin et m'avait laissé quelques souvenirs. Autant de cicatrices qui marquèrent ma chair et mon esprit de façon indélébile. Je supportai les opérations qui paraissaient s'enchaîner, confiante et résignée, mes fonctions vitales passaient avant tout. Rien ne m'effraya jamais et le masque qui me faisait à chaque fois m'endormir afin d'être opérée, triturée, charcutée, me faisait oublier, le temps d'une inspiration, mes moments de solitude face à la douleur.